

extrait du roman

la tierce personne

de Serge Lamothe

J'ai tout vu, j'y étais. C'est le jour où je devins aveugle.

Cette nuit-là, dès qu'on a eu annoncé la découverte des corps, j'ai su que ça n'arrêterait plus jamais. J'allais devoir rendre des comptes. Vivre avec cette grande flaque de lumière morte au milieu de mon âme désertique et veule.

Certains ont estimé qu'on ne pouvait pas prévoir. Je réponds qu'on aurait pu, qu'on aurait dû prévoir ; que prévoir aurait permis, sinon d'éviter ce désastre, du moins d'en apprécier tout le potentiel de bénédictions et de chaos.

J'avais tout prévu, moi. De la prévoyance à la clairvoyance, il n'y a qu'un pas vite franchi. Et puisque c'est de cela qu'on m'accuse, je compte bien me défendre avec la dernière énergie. Pas pour moi. J'ai déjà fait les manchettes. Et je suis, comme on dit si bien dans le métier, victime de *surexposition médiatique*. Pour ceux qui sont tombés cette nuit-là, pour leurs yeux demeurés ouverts, j'emploierai le peu de temps qu'il me reste. Pour mon frère Luc et la femme qu'il a aimée. Nadia, la mère-enfant. Pour Simon, leur fils. Les autres aussi, qui ne l'ont jamais vue venir. La pérennité du massacre.

Rien n'est aussi simple qu'on l'a laissé entendre. Les événements sont sans doute bien trop récents pour que nous puissions en saisir toute la portée. On a le nez collé là-dessus comme des gamins qui baveraient d'envie devant la vitrine d'un grand magasin de jouets. J'ignore ce que l'on retiendra de tout ceci. Peut-être pas grand-chose, sans doute pas l'essentiel. On ira au plus simple, justement.

N'est-ce pas cela, la fonction du mythe ? Tout simplifier, jusqu'à évacuer le sens profond des choses. On reproduira cette image d'elle à des millions d'exemplaires. Elle circule sans doute en ce moment même sur la Grande Toile. Oui. Peut-être l'hémorragie a-t-elle commencé. Peut-être sommes-nous déjà, sans le savoir, en marche vers une terre totale...

Croyez-moi, vous ne sauriez comprendre ce qui s'est réellement produit cette nuit-là dans la chambre 22 de l'hôtel de la Licorne à moins de vous familiariser avec les tenants et aboutissants de cette tragédie. Il faut mourir dans les formes ; le roi l'ordonne et les convenances l'exigent. C'est l'expression consacrée.

Mais je brûle les étapes, vous avez raison. Oui. Reprenons. Depuis la toute première erreur d'aiguillage.

Rien ne garantit la sincérité du sujet. Les apparences sont contre lui. Pas spécialement contre lui, mais enfin... Les apparences valent ce qu'elles veulent. Elles veulent ce qu'elles voilent.

Mathieu Arbour ne déclinera pas son identité. En vérité, il suffoque dans la pièce exiguë, semble à tout moment sur le point de s'évanouir et s'obstine malgré tout à garder sa veste. Ce refus de se mettre à l'aise, de s'accorder un minimum de confort, témoigne sans doute en sa faveur : le sujet tient à ce que l'on sache qu'il conserve un certain sens du décorum. Pour l'instant, il a consenti à dénouer sa cravate. Dans les circonstances, il faut interpréter ce geste comme une preuve de bonne volonté.

La pièce ne semble pas pouvoir contenir autre chose : le sujet, la chaise sur laquelle il transpire et la table (facultative, la table – mais y trône peut-être un cendrier débordant d'un immonde mélange de mégots mal éteints, de cendre et de chewing-gums). Cette pièce pourrait être située n'importe où, n'avoir ni porte ni fenêtre, personne n'y trouverait jamais rien à redire. Le miroir sans tain qui permet d'observer le sujet en toute quiétude, ne nous est d'aucune utilité. Allons plus loin : il serait indécent d'imaginer que le sujet a quelque chose à cacher. Sa sincérité n'a jamais été mise en doute ; bien que rien

ni personne en ce monde ou dans l'autre ne nous la garantisse (le sujet lui-même moins que quiconque), nous avons choisi de le croire parce qu'il est ici de son propre chef.

Non seulement savons-nous d'expérience que les apparences sont trompeuses, mais nous postulons que les plus trompeuses s'avèrent souvent les plus profitables. Le sujet n'est pas né de la dernière pluie : il sait que notre principale activité consiste justement à mettre les apparences à profit. Cela explique peut-être, en partie du moins, ses réticences.

Le sujet, Mathieu Arbour, n'en a cure ; mais son intuition le trompe rarement. Il sait que l'enflure atteindra sous peu des proportions planétaires. La guerre des mondes ne le concerne pas. « Nous finirons tous sous verre, joyusement éthérés », songe-t-il, mais cette pensée ne le trouble pas davantage que l'inquiétante réverbération de son récit sur les murs de sa cellule. Sa vie est derrière lui et rien de ce qu'il pourrait raconter ne suffira à le disculper. Mathieu Arbour a déjà dressé l'inventaire de ce qu'il ne pouvait révéler, que ce soit par pudeur ou dans la crainte de représailles. Après avoir mené cette tâche à bien, il a compris qu'il avait sous les yeux la liste exhaustive de ses tabous personnels et intimes. Il commencerait donc par là.

Ma disparition n'a pas fait tellement de bruit. Elle a été constatée le 15 août dernier. À midi, très précisément. La déclaration de ma femme porte même un numéro de dossier. Lequel, dites-vous ? J'avoue ne pas l'avoir noté. Je ferai attention la prochaine fois. Il ne faut pas vous formaliser. Je ne suis pas contrariant. Tout le monde le dit.

Qui a peur d'une pantoufle ?

Qui ne se retrouve pas, au moins une fois dans sa vie, mal à l'aise en face de soi ? Incapable de réagir ? Qui n'a pas, un matin devant son miroir, trouvé la ressemblance douteuse ? Suspecte ? Qui n'a jamais envisagé de disparaître, en moins de temps qu'il n'en faut pour cligner des yeux en plein soleil de midi, de

disparaître une fois pour toutes, en pleine clarté ? Oui, la poursuite d'un rêve aussi modeste appelait l'aveuglement, le commandait. Dans un monde où la généreuse abondance de lumière me destinait à l'invasion des silences les plus trompeurs, je présentais déjà tous les recommencements. Possibles et inévitables.

Où en étais-je ?

Ma disparition. Oui. Eh bien non ! Elle n'a pas fait tellement de bruit ! Mais ça aussi, ça pourrait changer.

Je suis un homme rangé.

RANGÉ, adj. 1. *Bataille rangée*. 2. Qui mène une vie régulière, réglée, sans excès ; qui a une bonne conduite. Sérieux.

RANGÉE, n.f., Suite (de choses ou de personnes) disposée côte à côte, de front sur une même ligne.

J'ai mené cette *bataille rangée*. J'arrivais au bureau, tous les matins, une heure avant mes employés. J'avais pour les retardataires le regard froid d'un Grand Inquisiteur et un commentaire cinglant, toujours le même : « Vous n'êtes pas sans savoir que cela sera retenu sur votre chèque de paye. » Aussi ai-je toujours considéré l'absentéisme comme un crime de lèse-majesté. Moi qui n'ai jamais manqué un jour de travail en vingt ans (je fais exception du jour où l'on m'a opéré pour l'appendicite), comment aurais-je pu comprendre qu'en ne se présentant pas au travail un vendredi sur trois, R. me fournissait la seule preuve possible de son bon sens.

Notre firme s'occupe de manutention et d'emballage. Je suis directeur de production. Voilà un travail tout aussi sérieux que considérable. Nous manutentionnons et emballons de tout. Vraiment. Ça va des magazines pornos à la *Gazette officielle de l'Assemblée Nationale*, en passant par les livres de recettes, les almanachs populaires et les romans-fleuves. Une culture de l'emballage sous vide.

J'emploie une centaine de travailleurs. Cinquante d'entre eux ont le statut d'employés salariés. Les autres sont des personnes à capacités physiques ou intellectuelles restreintes.

C'est ça. Des handicapés.

Ceux-là sont subventionnés.

Oui. Par l'État.

Quelque part au sein de l'administration publique, on a dû se dire : « S'il faut absolument les payer, aussi bien que ça profite à quelqu'un. » Alors, c'est nous qui en bénéficions ! Encore qu'il y ait des cas lourds. Ceux-là, nous ne saurions les exploiter. Nous les parquons dans un coin de l'usine comme nous le ferions d'un lot de pièces défectueuses. Je m'en passerais bien, mais il faut, n'est-ce pas, se donner bonne figure. De toute façon, les cas lourds ne coûtent pas un radis à l'entreprise et pendant qu'ils sont chez moi, ils n'encombrent pas les corridors des hôpitaux. D'autant que, pour chaque cas lourd, on m'octroie cinq ou six handicapés légers. Je vous explique. Avec les agents du ministère, nous avons convenu d'une stratégie : du *give and take* cela s'appelle. Une saine et performante réciprocité. Chaque fois qu'ils nous fourguent une demi-douzaine de handicapés légers (tenez : du moment qu'ils ont l'usage d'un bras — ne serait-ce qu'un — ou qu'ils ne bavent pas sur leur pantalon en émettant des gnian-gnian révélateurs d'un délabrement cérébral certain, nous considérons qu'il s'agit de cas légers ; vous voyez que nous ne sommes guère pointilleux), chaque fois, donc, qu'ils nous en livrent une fournée, je me fais un devoir d'accueillir sans trop rechigner un cas plus lourd, comme ce quadraplégique aveugle ou C. que la nature a voulu totalement sourd *et* débile profond. *Give and take*. Un échange de bons procédés, voilà tout. Bien sûr, ces règles-là ne sont écrites nulle part. Vous éplucheriez en vain les dix mille pages de réglementations entreposées au ministère sans jamais rien trouver qui ressemble à ça, pas même un aveu d'intention, rien. Nous nous arrangeons entre nous. Les agents du ministère sont beaux joueurs ; et nous savons, de notre côté, qu'il ne faut jamais

mordre la main qui nous nourrit. Mine de rien, c'est une mine d'or, le travail adapté ! Les subventions permettent à notre entreprise *sans but lucratif* d'engranger, chaque année, des surplus d'environ cinq cent mille dollars.

Tout ça peut vous paraître horrible, mais je vous assure que personne ne s'en plaint. Ni les estropiés, ni les débiles, ni les agents du ministère et surtout pas nous, leurs bienfaiteurs.

Où cela nous mène-t-il ? Je vous le demande. Non, je veux parler de ce bas monde. À quel abaissement pouvons-nous encore soumettre nos semblables ? Avec un peu d'imagination. Que nous reste-t-il à profaner, avilir, souiller, écraser, bafouer ? L'enfance, peut-être ? Encore que... Non. Même ça, on arrive à le faire assez convenablement. Et de mieux en mieux. Je sais bien que ni vous ni moi ne saurions y mettre un terme. Mais cela a-t-il vraiment commencé avec Caïn ? Ce pauvre bougre devait déjà suivre l'exemple de quelqu'un. D'Adam, son père ? De Dieu lui-même ? On ne me fera jamais avaler qu'il a trouvé ça tout seul ! Le serpent n'avait déjà plus toute sa tête et Ève disparaît dès la fin du premier acte. À croire que le rôle de la Vivante, dans cette création, se limitait à engendrer dans la douleur cette espèce de brute fratricide.

Comprenez-moi bien ! Je dis simplement qu'il s'agit d'un terrible malentendu que deux mille ans de christianisme n'ont cessé d'aggraver. Caïn continue d'errer dans le désert. Tout châtement, toute possibilité d'expier lui ont été dérobés. Vous croyez qu'il s'en tire à bon compte ! Oubliez-vous qu'une marque au milieu du front prévient toute sympathie à son égard ! Par décret de l'Auguste.

Moi ? Où allez-vous chercher ça ? J'avais un travail à faire et je m'y consacrais en toute bonne foi. Dès mes débuts à l'usine, j'ai adopté la règle en trois points du parfait gestionnaire nippon :

1. Ne rien faire;
2. Tout faire faire;
3. Ne rien laisser faire;

Je suis un meneur d'hommes. Oui. De cette race en voie d'extinction. Un vivant anachronisme. J'ai depuis longtemps atteint l'imparable seuil d'incompétence. Comme il se doit. L'informatisation des systèmes, les technologies de pointe, le fonctionnement de la distributrice à café, toutes ces innovations me distancent et me déprécient. De nos jours, quelle entreprise a encore besoin d'un meneur d'hommes de ma trempe ? Je suis obsolète et personne n'a songé à prolonger ma garantie.

J'ai beau donner des ordres, rétribuer, sanctionner, rédiger des descriptions de tâches, louvoyer d'un article du code du travail à un autre, je ne suis jamais, aux yeux de mon personnel, qu'un autocrate rasé de près, cravaté et fat, auquel il faut sourire complaisamment si l'on ne tient pas à se retrouver au chômage.

Mes employés ne m'aiment pas, j'en conviens. Ils se défient de moi comme du ver solitaire. Mais ils me respectent parce que je sais être juste, c'est-à-dire sévère la plupart du temps et compréhensif en certaines occasions. Tenez, par exemple, le jour où R. a sollicité un congé pour assister aux funérailles de ses parents, tous deux décédés dans un terrible accident de la route, n'ai-je pas insisté pour qu'il prenne une semaine de repos sans solde ? Vous croyez qu'il a apprécié le geste ? Détrompez-vous. Deux mois plus tard, l'ingrat cherchait à faire entrer le syndicat dans mon usine. Je l'ai congédié vite fait. Il ne faut pas traîner avec les pommes pourries. Nos pensionnaires sont si vulnérables, si influençables, si faciles à manœuvrer. Ils ignorent tout des conséquences funestes qu'entraînerait la formation d'un syndicat. Pour l'essentiel, mon rôle consiste à les protéger d'eux-mêmes, quitte à ternir mon image de marque et me priver de l'affection que mes employés, à juste titre, pourraient se sentir enclins à me manifester.

Je le dis en toute humilité. Je n'ai aucun mérite. Je ne fais que mon devoir.

La vérité ?

La vérité c'est que je n'ai plus d'interlocuteur valable. Hormis vous, bien sûr. Je vous fais confiance sans vous connaître. Ça me ressemble si peu. Je pense que le fait de ne pas voir votre visage compte pour beaucoup dans la balance. Je veux dire, je ne crois pas que je pourrais me confier ainsi, sans la moindre pudeur, si je savais qui vous êtes. Oui, disons-le comme ça, disons que je préfère ne pas le savoir.

J'ai une petite soif, là, tout à coup. Je prendrais bien un autre verre de cette bibine. Du Jack Daniel's ? Pardon ! Versez, versez, nous aviserons ! Merci.

Non, simplement, cela ne ressemble en rien à l'idée que je me faisais du purgatoire : un endroit où votre premier verre de Jack Daniel's a un goût d'eau de mer et le second de sirop de chaussettes. On n'ose imaginer ce que vous pourriez refiler au troisième service. Je dois admettre que la trouvaille est pleine d'astuce, mais c'est mal connaître votre clientèle. Fiez-vous à moi ! Servez-leur de la pisserie de chameau, ils en redemanderont toujours.

Je ne suis pas vide.

Au contraire, je suis rempli de cette poussière dense et informe dont sont faites les étoiles. Tout le monde le dit.

Je ne suis pas une éponge. Ce que je restitue dans mes mots, mes hésitations, serait plutôt du domaine de l'incrédible.

Je suis un terrain vague. Une ipséité. Oui, une décharge pudique, si vous préférez.

(...)

© Serge Lamothe, 2000.